

LA GRANDE BELLEZZA

Après des années de recherche pour le biopic *Dalida*, c'est finalement sur la Romaine **Sveva Alviti**, 32 ans, mannequin et amie de la maison Fendi, que la réalisatrice Lisa Azuelos a porté son choix. Rencontre.

Par **Diane JACQUS** Photos **Vincent FERRANÉ** Styliste **Chloé PARA**

Sur le tapis rouge de l'Olympia, ce soir-là, les lettres, carmin comme des lanternes, percent la nuit du boulevard des Capucines d'un gigantesque «Dalida». Un nom qui a maintes fois orné ce temple de la variété et qui vibre à nouveau en l'honneur du biopic réalisé par Lisa Azuelos (1). Longues robes et beaux messieurs s'y pressent dans un bruit de volière de gala, laissant place à la dernière arrivée. Celle que l'on attendait. Qui respire profondément avant de goûter au nuage de flashes, comme au temps des vedettes. Pourtant, étrangement, rien n'apparaît suranné, tout en elle résonne ainsi naturellement : sans distance. Sa chevelure miel, sa démarche déliée et son large sourire ne trompent pas : Sveva Alviti est ici chez elle, exactement comme le mythe qu'elle incarne pour la première fois au cinéma : «*Je suis très honorée d'être là, et surtout très heureuse de pouvoir enfin montrer le résultat.*» Quoi de plus normal, lorsqu'on touche à un mythe aussi révérent ? Les lumières s'éteignent, le silence se fait et la salle tout entière tombe dans le jeu envoûtant de l'Italienne de 32 ans, que nous retrouvons autour d'une table dès le lendemain. «*Dalida était une artiste tellement complète que j'ai dû apprendre dans tous les domaines, nous dit-elle. Pendant sept mois, un coach m'a enseigné le français, que je ne parlais pas. Puis sont venus la danse, le chant, la gestuelle, la démarche... Sur le tournage, la transformation physique était tout aussi intense, avec quatre heures de maquillage quotidiennes, un processus qui m'a beaucoup éprouvée physiquement. Pour autant, même si la ressemblance est importante, il n'y a pas que cela : il y a l'interprétation. Je suis une actrice, pas une imitatrice. Je n'ai pas cherché à l'imiter, mais à devenir elle. En essayant de faire de mon mieux. Pour y arriver, je ne pouvais que me dévouer à ce* ▶



Robe, **Fendi**.

Coiffure **Fred Birault** pour **Cut by Fred** avec les soins **Leonor Greyl**

Mise en beauté **Dior** par **Fred Marin** avec le Fond de Teint **Diorskin Forever beige clair**, **Diorskin Nude Air Luminizer Powder**, **Diorshow Styler Universal brown**, **Palette 5 Couleurs Splendor-Edition Limitée Noël 2016**, **Mascara Diorshow pro black**, **Rouge Dior rose montaigne**.

“ Je suis une actrice, pas une imitatrice. Je n’ai pas cherché à imiter Dalida, mais à devenir elle ”

SVEVA ALVITI

► *projet.* » Certaines histoires naissent sous le sceau du désir, dans toutes ses formes, et durant toutes ses étapes. C’est le cas du cinquième long-métrage de Lisa Azuelos, qui s’était juré de trouver l’interprète idéale, quitte à parcourir la France, la Grèce, l’Égypte ou même le Liban. Après quatre ans de recherches, c’est finalement en Italie que l’évidence s’est présentée sous les traits de ce mannequin romain, à la filmographie pourtant balbutiante, lors d’une audition aux frontières du réel.

«JE COMPRENDS LA DOULEUR QUI HABITE LES GRANDES AMOUREUSES»

«Je m’étais préparée à l’idée que je ne décrocherais pas le rôle. C’était trop grand, trop iconique. Mais un jour, au cours d’un essai, j’ai interprété la chanson Je suis malade. Et pour la première fois de ma vie, j’ai pensé plus à donner qu’à prendre. Ce titre a sonné comme un poème à mes oreilles. Sa douleur et sa profondeur m’ont parlé. Je me suis laissée aller, et l’émotion est ressortie. A la fin, Lisa m’a regardée intensément et elle a pleuré. Complètement habitée, je lui ai dit : “Je suis Dalida.” Elle m’a répondu : “Je sais.” » La logique aurait certainement voulu que Sveva convainque davantage en «Miss Égypte 1954», titre décerné à l’icône qui répondait encore au nom de Iolanda Gigliotti. Ou encore en «Mademoiselle Juke-Box», surnom donné par ses admirateurs, à l’époque de *Bambino*. Même les fourreaux pailletés de sa période «disco queen» auraient été plus saillants pour éblouir la réalisatrice. Mais non, c’est à travers cette chanson, empruntée à Serge Lama (et tournant majeur dans la carrière de Dalida), que l’actrice a trouvé son diapason : «C’est à la fois mon morceau favori et la scène que j’ai préféré tourner, parce qu’elle évoque une période critique. Je comprends la douleur qui habite les grandes amoureuses, j’en suis une... Je crois aussi que les morts successives des hommes qu’elle aimait font partie des choses qui m’ont le plus touchée dans son histoire.» Sur une période de quinze ans, Dalida aura vu trois des hommes de sa vie (Luigi Tenco, Lucien Morisse et Richard

Chanfray) se donner la mort, séparés d’elle ou non au moment des drames. Comme si au-dessus du succès, Eros et Thanatos se partageaient les ficelles de son destin. Jamais l’un sans l’autre, ensemble jusqu’à la fin.

«JE SUIS ITALIENNE, LE DRAMA, C’EST TOUTE MA VIE»

Pour autant, Dalida s’est souvent relevée, mue par son irréprensible envie de comprendre et d’apprendre, comme en 1972, quand la star déclarait en interview : «Chaque être a le livre de sa vie. Un jour, il faut l’ouvrir et regarder dedans. Le voyage le plus merveilleux, ce n’est pas celui que l’homme a fait en allant sur la Lune. C’est le voyage intérieur.» Il n’en fallait pas plus pour donner à Joseph Agostini, psychanalyste et dramaturge, l’occasion de dresser le premier essai psychanalytique sur la chanteuse avec l’ouvrage *Dalida sur le divan* (2), explorant plus encore la complexité de l’icône. D’après lui, «Dalida est à la fois la mater dolorosa explorée à la mort de ses amants, une diva du disco, une tragédienne de cinéma, dans *Le Sixième Jour*, de Youssef Chabine... C’est un faisceau qui fait d’elle une personnalité absolument unique.» Un rôle qui ne pouvait que séduire Sveva Alviti, presque prédisposée à relever le défi : «Je suis italienne, alors le drama, c’est toute ma vie ! (Rires.) J’ai appris à aimer le cinéma grâce à mon père, qui m’a initiée au néoréalisme : Rossellini, De Sica, et surtout Antonioni. Tout a commencé là, en voyant *Le Désert rouge*, avec Monica Vitti. C’est à ce moment que j’ai su que je voulais être actrice. Mais jamais l’idée qu’il fallait travailler pour y arriver ne m’a échappé. J’ai donc fait du mannequinat pour pouvoir m’offrir des cours d’art dramatique à New York, avec Susan Batson, dont Juliette Binoche et Nicole Kidman sont aussi les disciples. Je ne suis pas là par hasard.» Rien n’est moins sûr. Aujourd’hui, elle confesse vouloir du temps pour penser au prochain rôle. Un avenir qu’elle rêve du côté des frères Dardenne, de Lars von Trier ou de Xavier Dolan. Comme pour boucler la boucle réaliste, à l’image son idole Monica Vitti, avec qui elle partage ce blond chaud aux reflets mélancoliques. Pour un cinéma à qui elle serait capable de tout donner, et qui, elle le mérite, le lui rendrait bien. •

(1) *Dalida* de Lisa Azuelos (France, 2h04). En salle le 11 janvier.
(2) *Dalida sur le divan* de Joseph Agostini (éditions Envolume). En librairie le 17 janvier.
A lire aussi : *Dalida* de David Lelait-Hélo (Payot).



Top et pantalon, Fendi.

Coiffure Fred Birault pour Cut by Fred avec les soins Leonor Greyl.

Mise en beauté Dior par Fred Marin avec Capture Totale Dreamskin Perfect Skin Cushion 020, All-In-Brow 3D, Diorshow Fusion Mono Infinity- Edition Limitée Noël 2016, Mascara Diorshow pro black, Dior Addict Lip Glow Pomade.

Assistante styliste Charlotte Gendron